FARCES D'ANTAN.

Romieu, qui, après la Révolution de 1830, fut sous-préfet, puis préfet de la Dordogne, était en 1825, le collaborateur de Rousseau; seulement, de cette collaboration, il ne sortait absolument rien, qu'une foule d'aventures plus réjouissantes les unes que les autres, et qui défrayaient les causeries du café du «Roi» et du Café des «Variétés».

Ainsi, il y avait peu de nuits où Rousseau surtout, — qui portait moins bien son vin que Romieu, mais qui, il faut le dire, avait le vin charmant,—il y avait peu de nuits où Rousseau, abandonné à lui-même par son traître Pylade, ne fût ramassé par quelque patrouille, et conduit chez le commissaire de police pour tapage nocturne. Mais Rousseau était comme les enfants à qui, de peur qu'ils ne se perdent, on apprend un nom et une adresse. Rousseau avait gravé au plus profond de sa mémoire le nom d'un certain commissaire de police de sa connaissance, et il y était si bien incrusté, que ni vin, ni eau-de-vie, ni rhum, ni punch, ne pouvaient l'en effacer. Rousseau trébuchant, Rousseau balbutiant, Rousseau gris, Rousseau ivre, Rousseau ivre-mort, Rousseau ayant oublié le nom et l'adresse de sa mère, le nom et l'adresse de Romieu, son propre nom et sa propre adresse, Rousseau articulait nettement le nom et l'adresse dudit commissaire de police.

Et, comme on ne pouvait pas refuser à un homme, si ivre qu'il fût, cette juste demande d'être conduit chez un commissaire de police, on conduisait Rousseau chez son ami, qui lui faisait une semonce d'abord, mais qui finissait toujours par le faire remettre en liberté.

Une fois pourtant, la semonce fut plus vive que d'habitude, et Rousseau l'écouta d'un air plus contrit. Puis, comme le commissaire de police lui reprochait de troubler son sommeil en le réveillant ainsi toutes les nuits:

—Vous avez raison, répondit Rousseau, et je vous promets désormais de me faire conduire chez un autre, une fois sur trois.

Il lui tint parole. Mais tous les commissaires de police n'avaient pas la même indulgence.

Le premier chez lequel se fit conduire Rousseau l'envoya à la salle Saint-Martin, d'où il ne sortit que deux jours après, ce qui le détermina à reprendre son ancien système.

C'était surtout aux portiers et aux épiciers qu'en voulaient Rousseau et Romieu.

Rousseau passait sa tête par le vasistas d'un concierge.

—Bonjour, mon ami.

—Bonjour, monsieur.

—Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que l'oiseau que vous avez à votre fenêtre?

—C'est une fauvette à tête noire, monsieur.

—Ah! Ah!.... Et pourquoi avez vous une fauvette à tête noire?

—Parce que cela chante très bien, monsieur.

—Vraiment?

—Tenez, écoutez....

Et le portier, les mains sur les hanches, dodelinant la tête de haut en bas, le visage souriant, écoutait le chant de sa fauvette.

—Ah! c'est vrai.... Vous êtes marié?

—Oui, monsieur, en troisièmes noces.

—Et où est votre femme?

—Mon épouse, monsieur veut dire?

—Oui, certainement, votre épouse.

—Elle est chez le locataire du cinquième.

—Ah! ah! Et que fait-elle chez le locataire du cinquième?

—Le ménage.

—Est-il jeune ou vieux, le locataire du cinquième?

—Entre deux âges.

—Bon... Et vos enfants?

—Je n'en ai pas.

—Vous n'en avez pas?

—Non.

—Alors, qu'avez-vous donc fait pendant vos trois mariages?

—Pardon.... Monsieur désire quelqu'un?

—Non.

—Alors, monsieur désire quelque chose?

—Non.

—C'est que, depuis un quart d'heure, monsieur me fait questions sur questions.

—Oui.

—Mais à quel propos, ces questions-là?

—A propos de rien

—Comment! à propos de rien?... Mais, enfin, monsieur a un but?....

—Aucun.

—Monsieur n'a aucun but?

—Non.

—Mais, alors, je voudrais bien savoir pourquoi monsieur me fait l'honneur....

—Dame! je passe.... je vois au-dessus de votre loge: «Parlez au portier», je vous parle!

Romieu entrait chez un épicier.

—Bonjour, monsieur.

—Monsieur, votre très humble serviteur.

—Avez-vous des chandelles des huit?

—Oui, monsieur, en quantité: c'est un article qui va fort, attendu qu'il y a plus de petites bourses que de grandes.

—Monsieur, ce que vous dites là, c'est plus que de l'épicerie, c'est de l'observation.

—Monsieur me fait honneur.

Romieu et l'épicier se saluent.

—Monsieur disait donc qu'il désirait?....

—Une chandelle des huit.

—Une seule?

—Oui, d'abord, après je verrai.

L'épicier tire une chandelle d'un paquet.

—Voici, monsieur.

—Voulez-vous me la couper en deux? Je déteste toucher à la chandelle!

—Vous avez raison, cela sent fort mauvais. Voici votre chandelle en deux morceaux.

—Ah! maintenant, seriez-vous assez bon pour couper chacun de ces morceaux-là en quatre?

—En quatre?

—Oui; pour ce que je veux faire, j'ai besoin de huit morceaux de chandelle.

—Voici vos huit morceaux, monsieur.

—Pardon, auriez-vous l'obligeance de me les émécher?

—Tous les huit?

—Tous les sept. Ily en a un qui tout naturellement a sa mèche.

—C'est vrai.

—C'est cela.... Là, là, très bien.... là, merci. Maintenant, attendez....mettez-les sur le comptoir à trois pouces de distance les uns des autres.... Ah!....

—Mais que diable voulez-vous donc faire?

—Vous allez voir.... Maintenant, pousseriez-vous la complaisance jusqu'à me prêter une allumette chimique?

—Certainement.... tenez.

—Merci.

Et Romieu allume gravement les huit bouts de chandelle.

—Mais, monsieur, que faites-vous donc?

—Je fais une farce.

—Comment, vous faites une farce?

—Oui.

—Et maintenant?

—Et maintenant que la farce est faite, je m'en vais.

Romieu salue l'épicier et sort.

—Comment, vous vous en allez? crie l'épicier; vous vous en allez sans payer la chandelle?.... Mais payez la chandelle, au moins!

Romieu se retourne:

—Si je payais la chandelle, où serait la farce?

Et il continue son chemin sans s'occuper davantage des cris de l'épicier.

Parfois Romieu s'élevait plus haut que l'épicier et manquait de révérence au haut commerce.

Un soir, il passe rue de Seine, au coin de la rue de Bussy, au moment où, à minuit et demi, par extraordinaire, un commis s'apprête à fermer le magasin des «Deux Magots», que l'on ferme d'ordinaire à onze heures.

Romieu se précipite dans le magasin.

—Où est le chef de l'établissement?

—M. P....?

—Oui.

—Il est couché....

—Depuis longtemps?

—Depuis une heure.

—Mais il est couché dans la maison?

—Sans doute.

—Conduisez-moi près de lui.....

—Mais, monsieur....

—Sans retard.

—Cependant....

—A l'instant même.

—C'est donc bien pressé, ce que vous avez à lui dire?

—C'est-à-dire que je tremble d'arriver trop tard.

—Puisque monsieur m'assure....

—Mais allez donc! mais allez donc!

Le commis ne prend pas le temps de fermer sa boutique et conduit Romieu dans un entresol où M. P.... ronfle comme une contrebasse.

—Monsieur P....! Monsieur P...! crie le garçon

—Eh bien! quoi?.... Va-t'en au diable! Qu'est-ce que tu veux?

—Ce n'est pas moi....

—Comment! ce n'est pas toi?

—Non, c'est un monsieur qui veut vous dire deux mots.

—A cette heure-ci?

—Il dit que c'est pressé.

—Et où est-il, ce monsieur?

—Il est là, à la porte... Entrez, monsieur, entrez.

Romieu entre sur la pointe du pied, le chapeau à la main, le visage souriant.

—Pardon, monsieur, mille fois pardon du dérangement que je vous cause.

—Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien.... Qu'y a-t il pour votre service?

—Je désirerais parler à votre associé.

—Comment, à mon associé?

—Oui.

—Mais je n'ai pas d'associé.

—Vous n'en avez pas?

—Non.

—Alors, pourquoi mettre sur votre enseigne: «Aux Deux Magots?» C'est tromper le public!

Mais, parfois aussi, il arrivait que le mystificateur était reconnu, et alors la charge tournait contre lui.

Un jour, Rousseau entra chez un horloger.

—Monsieur, je voudrais voir une bonne montre.

—Monsieur, voici votre affaire.

—De qui est-elle?

—De Leroy.

—Qu'est-ce que Leroy?

—Un de mes plus illustres confrères.

—Donc, vous m'en répondez?

—Je vous en réponds.

—Combien de fois faut-il la remonter par semaine?

—Une fois.

—Le matin ou le soir?

—Comme on veut; cependant mieux vaut la remonter le matin.

—Pourquoi cela?

—Parce que le soir, on est saoûl, monsieur Rousseau, et qu'on peut casser le grand ressort.

Cette fois-là, Rousseau était volé; il sortit en promettant au marchand sa pratique, que, par reconnaissance, il ne lui donna point.

On comprend que, devenu sous-préfet, puis préfet, Romieu ne pouvait pas continuer ce genre de plaisanteries; et, cependant, on assure que, de temps en temps, le vieil homme revenait, tant il est difficile de changer ce naturel, qui, au dire du poète d'Auteuil, revient au galop.

Aussi raconte-t-on qu'un soir, M. le sous-préfet, rentrant chez lui à onze heures, après un souper en ville,—quand Romieu soupait en ville, à Paris, il ne rentrait jamais que le lendemain matin, mais chacun sait hélas! que Paris n'est point la province!—M. le sous-préfet, rentrant donc chez lui à onze heures du soir, aperçut trois ou quatre gamins de la localité occupés à viser avec des pierres le réverbère d'honneur allumé devant la sous-préfecture: seulement, c'était en province toujours, et non à Paris, et les gamins dans leur maladresse départementale, avaient déjà jeté quatre ou cinq pierres sans atteindre le but. Le sous-préfet, qui les voyait sans qu'ils le vissent, haussait les épaules. Enfin, ne pouvant plus se contenir en face d'une pareille maladresse, il s'approche, prend place au milieu des gamins étonnés, ramasse une pierre au hasard, la lance, et clic!.... plus de réverbère.

—Voilà comment cela se pratique, messieurs, dit-il.

Et il rentre chez lui en murmurant:

—Ah! la jeunesse est bien dégénérée!

Parfois aussi, — chacun a ses mauvais moments, et, de même que le plus sage pèche sept fois par jour, l'homme d'esprit peut-être bête une fois par an;—parfois aussi, M. le préfet se gourmait dans son collet brodé.

Un jour, Henry Monnier,—vous savez, notre spirituel caricaturiste, notre charmant faiseur de proverbes, notre ami à tous enfin,—Henry Monnier passe à Périgueux, va voir son ancien camarade Romieu, et s'invite à dîner chez lui pour le jour même.

M. le préfet donnait un dîner d'apparat: les convives étaient, pour la plupart, des autorités du département, ce qu'il y avait de plus collet monté enfin.

Henry Monnier ne s'effraye pas pour si peu; il bavarde, il raconte, il est comme chez lui, comme chez vous, comme chez moi, c'est-à-dire qu'il est charmant.

Seulement, il s'aperçoit que, quoiqu'il tutoie Romieu avec acharnement, Romieu s'obstine à ne pas le tutoyer.

Ce n'était ni dans leurs habitudes, ni dans leurs conventions.

Henry Monnier s'assure bien que ce n'est point une erreur de sa part; puis, quand il est sûr d'être dans le vrai:

—Ah! ça, dis-moi donc, mon cher Romieu, crie-t-il d'un bout à l'autre de la table, tu me dis «vous», et je te dis «tu», sais-tu qu'on va te prendre pour mon domestique?....

Paris s'aperçut réellement de l'absence de Romieu, quoique, en partant, il lui eût laissé Rousseau; puisqu'on faisait Romieu préfet, Paris eût bien désiré que l'on fît Romieu préfet de Paris, mais cela n'était pas possible, à ce qu'il paraît.

Comment Romieu, en partant, avait-il laissé Rousseau à Paris?

Ah! voilà ce que Rousseau ne lui pardonna jamais!

Quand Romieu fut nommé sous-préfet, Rousseau sauta de joie; c'était bien, de la part du gouvernement, une grave inconséquence de nommer Romieu sous préfet, sans lui adjoindre Rousseau à un titre quelconque; mais comme Rousseau, après la Révolution, n'avait rien demandé, il fut assez raisonnable pour n'en pas vouloir au gouvernement.

Il allait trouver Romieu:

—Eh bien; mon cher ami, je te fais mon compliment.

—Ah! tu sais?....

—Pardieu!

—Oui, ils m'ont nommé sous-préfet.

—Eh bien?

—Eh bien! quoi?

—Tu as pensé à moi, j'espère?

—J'ai pensé à toi! et à quel propos?

—Il me semble qu'il te faut un secrétaire?

—Tiens! c'est vrai.

—Tu n'en as pas encore?

—Non.

—Eh bien! voilà mon affaire, à moi. Douze cents francs, la table, le logement et ta compagnie, c'est tout ce qu'il me faut.

—Mais, au fait, dit Romieu.

—Allons donc!

—Reviens après-demain, et je te dirai si la chose est possible.

—Possible! qui diable empêcherait que ce ne fût possible?....

Rousseau part et revient le surlendemain.

Il trouve Romieu grave, presque soucieux.

—Eh bien? demande-t-il.

—Eh bien, mon cher ami, je suis désespéré!

—Comment?

—Impossible!

—Impossible de m'emmener avec toi?

—Oui; tu comprends....

—Non, je ne comprends pas.

—Avant de t'emmener, j'ai dû prendre des renseignements

—Sur moi?

—Oui, sur toi, et j'ai appris...

—Tu as appris?....

—J'ai appris que tu buvais!

Rousseau partit: mais, cette fois, il ne revint pas.

ALEXANDRE DUMAS.

LA NAUSCOPIE.

La science contemporaine a réalisé bien des merveilles, mais si, l'électricité aidant, elle peut aujourd'hui annoncer les tempêtes avant qu'elles soient arrivées, ou signaler soit le départ d'un navire, soit son passage en des lieux déterminés, bien loin du port vers lequel il se dirige, elle n'a pas retrouvé le moyen de le voir en pleine mer à une distance de deux cents lieues, car c'est là ce que signifie le mot de «nauscopie»; et cependant ce moyen a existé, et c'est Bottineau qui l'avait découvert.

Bottineau avait été nommé directeur des travaux du génie à l'Ile de France en 1774, après avoir longtemps navigué; n'ayant probablement pas grand choses à faire, il observait volontiers l'horizon, et de l'observer à l'aide d'un miroir, aussi bien au clair de lune que le jour, et à force d'en étudier les transformations, il crut reconnaître que certains phénomènes se produisaient toujours sur la ligne où le ciel et l'eau se confondent, lorsque des navires passaient au large. Le phénomène indicateur n'était pas infaillible en ce sens qu'il apparaissait parfois sans qu'il y eût de vaisseau, mais il l'était en ce sens que la présence d'un vaisseau le provoquait toujours; il changeait d'éclat ou d'aspect en raison de l'éloignement des navires, et fournissait ainsi un renseignement sur leur éloignement ou leur proximité, même sur leur rapidité.

C'est en 1780 qu'il se risqua à faire part au public de ses pronostics, et un certificat du procureur du Roi constate que «sur 114 annonces faites par écrit, signalant la présence à moins de 200 lieues de l'île de 216 vaisseaux entre le 1er juin 1780 et le 1er décembre 1781, il ne s'est trompé que quatre fois, et encore a-t-il justifié les retards par les contrariétés imprévues du temps.»

Quel était son procédé? On avait vainement cherché à le deviner ou à l'obtenir lorsqu'il écrivit lui-même au ministre de la marine, maréchal de Castries, pour lui offrir son invention, et sur la réponse qu'il fallait qu'elle fût officiellement et méthodiquement constatée par les autorités de l'île, commença il y a aujourd'hui 116 ans les expériences demandées.

Elles durèrent huit mois, pendant lesquels il fit 62 annonces correspondant à la présence au large de 155 vaisseaux et qui se trouvèrent toutes confirmées par le fait: l'une des plus singulières fut la suivante: le 20 août il annonça la présence à quatre jours de distance de l'île de plusieurs navires retenus par les vents contraires; jusque-là rien d'étonnant, car une flotte française était attendue; mais le 11 septembre il annonça que les navires étaient en marche et qu'ils arriveraient le 15, et non seulement à cette date précise la flotte arriva, mais il fut constaté à la surprise générale que depuis le 20 août elle avait été retenue à la hauteur des îles Rodrigues (E. de l'île de France), c'est-à-dire précisément à la distance que Bottineau avait signalée.

La preuve était faite au bout des huit mois, et le 20 juillet 1783 les administrateurs de l'île offrirent 10,000 livres et 1200 de pension viagère à Bottineau pour révéler son secret; mais Bottineau était un entêté, il ne voulait le révéler qu'au ministre, à Paris, ce qui fit qu'il ne le révéla jamais.

Ce secret est donc mort avec lui, et quoique la réalité de la découverte ne paraisse pas pouvoir être contestée, nous ne sachions pas qu'aucun savant ait jamais réussi à l'expliquer.

Une Inauguration RETARDEE.

C'est le 29 mai dernier que devait avoir lieu, dans le jardin du Luxembourg, l'inauguration du buste de Sainte Beuve; une circonstance imprévue a contraint le comité à renvoyer la cérémonie au dimanche 19 juin. M. François Coppée y présidera. Mais l'auteur du «Passant» ne sera pas le seul académicien présent à la cérémonie. L'Académie s'y fera représenter par son bureau au grand complet. Sainte-Beuve n'a t-il pas été appelé avec raison, par un de ses pairs, le plus grand «littérateur du siècle? Son œuvre est, en effet, une sorte d'encyclopédie de lettres françaises. Elle touche à tout, jette des clartés sur tout, restitue le passé, révèle le présent, prévoit l'avenir: Sainte-Beuve, par ses études sur Ronsard, n'a-t-il pas ouvert une route nouvelle à la poésie française? Bien entendu, nous faisons sur l'esprit de son œuvre toutes les réserves que nous devons faire sous le rapport politique et religieux.

Le buste du Luxembourg est dû à Denys Puech, l'éminent statuaire. Sainte-Beuve y est représenté, tête nue, le col cuvert, la cravate lâche. Sur le socle, élevé par l'architecte Mouré, est ouvert un livre traversé d'un laurier, avec cette devise: «Le vrai, le vrai seul» et cette date: 1804-1869. Sur les deux faces latérales du monument, on lit les titres des principales œuvres de l'écrivain. Sur la face postérieure: «A Sainte-Beuve, ses amis.»

***

Le buste est, paraît-il, d'une ressemblance frappante. Le statuaire, pour arriver à ce résultat, n'a eu qu'à suivre les indications précises du dernier et fidèle secrétaire de Sainte-Beuve, l'homme qui a le mieux connu le célèbre critique aux dernières années de sa vie, le dépositaire de sa pensée, M. Jules Troubat.

La princesse Mathilde, qui honora Sainte-Beuve de son amitié, a écrit de lui qu'il était un philosophe à la façon des anciens Grecs, auxquels il «ressemble beaucoup par la forme extérieure», disait-elle. M. Jules Troubat, prenant texte de ce portrait, nous dit qu'il avait un crâne de sage, un crâne chauve et pointu, des sourcils roux, touffus, formant comme un toit au-dessus des yeux, et, ajoute-t-il, le nez fort, le nez d'un curieux, comme disait Eugène Pelletan en parlant de Napoléon III.

Mais, le meilleur portrait qu'on ait de Sainte-Beuve est, au dire même de M. Jules Troubat, celui qu'en a laissé Charles Monselet. «L'aspect conique de la tête me déroute entièrement, écrit-il, je ne peux pas m'y habituer. Le visage est d'une femme mûre, à la chair un peu molle; le nez gros, la main soignée. Tout le foyer d'intelligence est réfugié dans les yeux et dans la bouche; que d'esprit et même de rêverie dans ces yeux! D'autres y voient le génie de l'observation et de l'assimilation: c'est possible; moi j'y découvre l'auteur des «Pensées d'août».... La bouche de Sainte-Beuve est aussi très significative; non surveillée et ne surveillant pas, elle pourrait passer pour une bouche ordinaire et bonasse. Mais, dans l'état de causerie, elle contient un monde de fines réticences, qu'elle ne cherche pas à cacher... Il parlait comme il écrivait, effleurant, contournant, piquant un trait çà et là, mettant un détail en lumière....»

M. Denys Puech a-t-il consulté ce portrait? C'est fort probable.

Un artiste de sa valeur s'entoure de tous les documents probants. C'est ainsi qu'il a eu sous les yeux les deux bustes qu'on a faits de Sainte-Beuve, celui de Boulogne-sur-Mer, par Mathieu Meusnier, exécuté en 1859, et l'autre de Chenillion, exécuté aux dernières années de Sainte-Beuve. Le premier est celui qui, au dire de M. Jules Troubat, donne l'idée la plus juste, la plus précise dans son ensemble du modèle. Le buste de Chenillion, plus exact peut-être dans les détails, plus réaliste, manque de ce rayonnement indispensable à toute œuvre d'art. Elle est cependant des plus curieuses à consulter et montre ce qu'était Sainte-Beuve un an avant sa mort.

***

M. Jules Troubat, qui a assisté à l'exécution de ce buste, a raconté, avec beaucoup d'agrément, les séances de pose de Sainte-Beuve, chez lui, dans son cabinet de travail de la rue Montparnasse: «Chenillion s'asseyait, comme Hamlet, presqu'à terre, sur un tabouret bas, près de la fenêtre....

Il avait choisi, en praticien exercé, le meilleur coin pour observer son modèle dans le blanc des yeux; et c'est là ce qui gênait Sainte-Beuve, de trouver toujoure ce regard inquisiteur si malin, à l'endroit même où son rayon visuel ne rencontrait que des lèvres amies et qui lui souriaient. Par moment, Sainte-Beuve baissait le rideau devant l'artiste: il se couvrait le visage de ses deux mains, pour échapper à l'obsession. Celui-ci alors luttait de ruse. Il se levait, comme pour se reposer, ce qui dérangeait encore plus Sainte-Beuve, qui lui faisait le geste de se rasseoir. Chenillion reprenait sa place sur son petit tabouret ou s'assoupissait sur le parquet, sa maquette à la main, l'œil sur son modèle, qu'il avait forcé à se découvrir. Le moment gai pour Chenillon était celui où Sainte-Beuve déjeunait. On lui apportait, sur le midi et demi, dans sa chambre, un plateau: il n'avait qu'à changer de place et de table. Quelquefois il continuait, même en déjeunant, de dicter ou de se faire lire. Mais quand Chenillion était là, il y avait détente: on causait.

«Chenillion, tout en distrayant son modèle, n'en perdit pas d'ailleurs un seul coup d'ébauchoir. La terre glaise allait toujours se dégrossissant, et l'on voyait d'un jour à l'autre se dessiner de mieux en mieux cette physiononmie fine où les ravages de la souffrance sont exprimés par des ravins profonds. Aucun sillon n'y est négligé, et le crâne même pourrait servir à une étude de phrénologie. Une cicatrice sur le front provient d'un coup d'encrier, destiné à un autre, que Sainte-Beuve reçut dans son enfance, à l'école.»

Est-ce assez curieux? Il nous revient que M. Denys Puech s'est quelque peu inspiré, pour la ressemblance, du buste de Chenillon. A-t-il indiqué la cicatrice? Nous le verrons bien.

On s'est étonné, à propos de l'inauguration de ce buste, que la présidence n'en ait pas été offerte à un des maîtres de la critique, à M. Sarcey, à M. Jules Lemaître ou à M. Brunetière. Le choix de M. François Coppée était cependant tout indiqué. D'abord aucun écrivain contemporain n'a parlé de Sainte-Beuve avec plus d'admiration ni plus de sympathie. Ensuite, c'est un poète. Et la poésie fut l'âme même de l'auteur des «Pensées d'août» et de «Joseph Delorme», qui eut probablement donné toute son œuvre critique pour un poème immortel. Sainte-Beuve s'est peut-être livré tout entier dans cette pensée que Musset a enchâssée dans un sonnet célèbre:

Il existe, en un mot, chez les trois-quarts des [hommes,
Un poète mort jeune à qui l'homme survit....

JALOUSIE.

Un jour, causant entre eux, différents animaux [
Louaient beaucoup le ver à soie.
Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!
Tous vantaient son travail, exaltaient son [adresse.
Une chenille seule y trouvaient des défauts,
Aux animaux surpris en fesait la critique;
Disait des mais et puis des si.
Un renard s'écrie: Messieurs, cela s'explique:
C'est que madame file aussi.

me.... Ils ont l'habitude, vous comprenez.... Cela doit être surtout désagréable quand on est laide ou vieille, parce qu'alors on est ridicule.... C'est égal, je préfère que ce soit fini!.....

Marcelle. — Et qu'allez-vous faire, maintenant:.....

Suzanne. — Oh! avant tout, quitter Paris.... pour plusieurs mois!.... Ma situation serait impossible!.... On me regarderait beaucoup trop, on s'occuperait beaucoup trop de moi!....

Marcelle.—Vous allez passer quelques mois en famille, chez vos parents?....

Suzanne, *embarrassée*.—Non!... pas précisément!.. . (*Marcelle interroge du regard Suzanne qui baisse les yeux et sourit.*) J'ai tort peut-être d'être si franche avec vous.... Je n'aurais pas osé autrefois.... alors que je vous considérais un peu.... excusez-moi de le dire.... un peu comme une ennemie.... Mais votre lettre si pleine de sympathie, si tendrement indulgente, m'autorise, me force presque à être tout-à-fait sincère avec vous....

Marcelle.—Ayez en moi toute confiance....

Suzanne.—Vous êtes choquée, n'est-ce pas?....

Marcelle.— Choquée, non.... mais un peu surprise....Je ne savais pas que....Je croyais...

Suzanne.—Et vous n'approuvez pas ma conduite?

Marcelle.—Je n'oserais me permettre; il me semble pourtant qu'il serait plus prudent....plus raisonnable, oui....

Suzanne.—Plus raisonnable, en effet....Mais raisonnable, voyez-vous, je n'ai jamais su l'être!.... Et je crains qu'il ne soit un peu tard pour commencer.

Marcelle.—Cependant....

Suzanne.—Non. Ma spontanéité seule et l'absolu de mon amour m'excusent peut-être, me justifient, en tout cas, à mes propres yeux. Il me semble plus digne de braver ouvertement l'opinion du monde que de chercher, par de timides atermoiements, à me concilier son pardon. Et puis, je suis lasse de dissimuler, de ruser, de mentir. Que j'aie au moins tous les avantages d'une situation dont j'ai subi jusqu'à présent tous les inconvenients. Je ne veux pas entendre derrière moi des chuchotements sournois que je ne pourrais réprimer, me glisser dans les salons par des portes entre-bâillées; je ne veux pas être reçue par concession, par indulgence....

Marcelle.—Ainsi, vous n'avez même point le regret de cette situation que vous perdez....que vous allez perdre irrémédiablement?....

Suzanne. — Cela me semble bien peu de chose, allez! J'aime, et j'ai la fierté de tout sacrifier à mon amour! Je me grandis à mes propres yeux, si je m'abaisse à ceux des autres! C'est une grande joie! Et rien n'empoisonnera ce bonheur!....

Marcelle.—Et plus tard....?

Suzanne.—Plus tard?... (*Fermant les yeux.*) Il me restera les plus beaux, les plus radieux, les plus tendres souvenirs....et je vivrai en eux!....Plus tard.... Mais à quoi bon songer à l'avenir?....Qu'importe l'avenir!.... Non, je n'aurai jamais de regrets!....

Marcelle.—Ainsi, rien ne vous arrêtera?....

Suzanne.—Rien...car je veux vivre enfin! (*Un silence.*) Mais toutes mes paroles doivent vous sembler folles et tous mes actes absurdes.... Nous sommes si loin l'une de l'autre, malgré votre passager élan de sympathie qui nous a rapprochées!... Vous ne pouvez me comprendre.

Marcelle, *songeuse* — Si, peut-être.... J'essaye de me mettre à votre place....

Suzanne.—Oh! madame, c'est impossible!....

Marcelle.—Pourquoi donc?...

Suzanne.—Parce que... parce que... pour vous mettre à ma place, il faudrait que vous n'ayez jamais, jamais été à la vôtre, il faudrait que vous n'ayez pas vécu d'une existence toute de sagesse et de raison.... de bonheur aussi....

Marcelle, *avec effort*.—Oui.

Suzanne.—Vous avez un mari charmant que vous aimez... qui vous aime....

Marcelle.—Oui.

Suzanne.—Et des enfants adorables qui vous prennent tout votre temps, toute votre tendresse, toute votre pensée....

Marcelle.—Oui.

Suzanne.—On vous aime, on vous admire, on vous respecte.... et vous n'avez jamais connu, j'en suis bien sûre, cette amère sensation d'isolement qui vous fait pleurer de si cruelles larmes devant un avenir vide, et dont on n'attend plus aucune joie.... ni ces rêveries vagabondes, ces élans frissonnants qui vous emportent si loin, qu'on retombe ensuite comme brisée, avec la lassitude, l'écœurement, le dégoût de tout.... ni cette soif d'inconnu qui vous dessèche le cœur et vous brûle les lèvres!....

Marcelle.—Non.

Suzanne. —Votre vie s'allonge tout droit, tout droit devant vous. Elle coule, comme un grand fleuve toujours pareil, entre des rives heureuses. Et vous avez la confiance du bon lendemain. Je vous sens si calme.... si parfaitement calme!

Marcelle.—Oui....

Suzanne.—N'est-ce pas?... Ah! si j'étais autre, comme je vous enverais!.... Vous êtes la plus sage et vous serez la plus heureuse!....

Marcelle. — Oui.... oui..... (*Elle fond en larmes*)

Suzanne, *stupéfaite*.—Oh! madame, madame, pourquoi pleurez-vous?.... Qu'y a-t-il? .... Est-ce moi!.... Oh! je vous en prie, répondez moi!....Cela me bouleverse!....Je me sens coupable envers vous...sans savoir pourquoi....Oh! ne pleurez pas ....répondez-moi!.....

Marcelle, *pleurant toujours*.— Ce n'est rien....rien....Un peu de....d'énervement.... Laissez-moi!

Suzanne, *lui prenant les mains*. —Vous ne voulez pas me dire ....Vous vous défendez de moi ....ou bien....ce sont mes paroles qui... Est-ce que... (*avec hésitation*) est-ce que vous n'êtes pas heureuse?...(*Un temps.*) Non, non, vous ne l'êtes pas! Je le sais, je le sens brusquement. A quoi bon protester?... Votre mari ne vous aime pas... Il vous fait de la peine... [*Un silence.*] Oh!... Et cette sensation d'isolement désespéré, vous la connaissez peut-être... oui, vous la connaissez... et vous connaissez aussi ces rêveries, ces élans, cette soif d'inconnu... tout cela, tout cela! ....comme j'ai dû vous faire souffrir!... Mais pouvais-je deviner?... Je vous demande pardon! ....Ah! ne pleurez pas, ne pleurez plus!... Cela m'épouvante à présent!... Je n'ose plus vous regarder!... Dites-moi que vous ne m'en voulez pas!.....

Marcelle, *cherchant à se reprendre, faiblement*.—Vous vous trompez....vous vous trompez.... je vous assure....

Suzanne.— Oh! pourquoi feindre?....pourquoi vous dérober? .....Si vous deviniez comme vous venez de grandir à mes yeux....comme je vous admire! .....Je me sens toute petite et toute honteuse devant vous.... Ainsi vous avez su.....vous avez pu résister?....Ah! pourquoi m'avoir parlé ainsi?... Moi qui n'avais ni doute, ni inquiétude... Maintenant... maintenant je me sens troublée, si troublée, si remuée!... et j'ai... (*Très bas*) oui j'ai... des remords!... Il me semble que je n'aurai plus le droit d'être heureuse, maintenant que je vous ai volé votre part de bonheur...(*Elle se lève.*) Je n'oublierai jamais cette minute... Je m'en vais, je n'ai plus le courage de rester devant vous.... Un dernier mot, un seul!..... Pourquoi m'avoir écrit?....

Marcelle—J'ai voulu..j'ai voulu savoir ce que vous pensiez.. ce que j'aurais pensé si..J'ai voulu savoir si vous regrettiez, si vous...Je voulais vous consoler, vous dire que j'étais près de vous, que je vous plaignais.... Mais quand je vous ai vue si heureuse, si triomphante, si fière d'aimer et d'être aimée.... sacrifiant si délibérément et avec tant d'insouciance ce à quoi.... j'ai sacrifié toute ma vie, alors... alors, je n'ai plus bien su....j'ai senti en moi des révoltes, des incertitudes et de la peur....et je me suis dit....[*avec agitation.*] Mais non, je ne sais pas, je ne sais pas!

Suzanne, *émue*—Madame, oh! madame....[*Un silence.*] Voulez-vous m'embrasser?....

Marcelle.—Oh! oui, de tout cœur!....

[*Elles s'embrassent.*]....

Suzanne.—Ne me reconduisez pas....Adieu!

Elle sort. Marcelle reste un long moment devant le feu qui meurt. Des larmes coulent lentement de ses yeux. Au dehors, on entend tout un joyeux tumulte de voix d'enfants. Brusquement, elle se lève, elle écoute, et sa bouche sourit tandis que ses yeux pleurent.

ILLINOIS CENTRAL — MISSISSIPPI VALLEY ROUTE — RAILROAD

26 1/4 Heures à Chicago
22 1/2 Heures à Louisville
22 1/4 Heures à St-Louis.

1898—"DIRECTORY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

L. Soards, Editeur, 606 Allée Commerciale.

Cette publication bien connue sous le titre de "Soards' New Orleans TRADE GUIDE" est maintenant complète. Ceux qui n'ont pas eu notre "Directory" régulier qui contient aussi beaucoup de choses de valeur, et qui ne peuvent pas se procurer un grand livre, devraient souscrire pour le "Business Directory" (Trade Guide). PRIX, SEULEMENT $1 par copie et envoyé par la poste affranchissement payé au reçu du prix. Adresses comme ci-dessus et obliges

L. SOARDS.

N. B.—Caution—Méfiez-vous des imitations qui sont offertes en vente. Ce sont des fraudes. N'encourages pas les pirates.